

100
MÉMOIRE

SUR

NOTRE ÉTABLISSEMENT

DANS

LA PROVINCE D'ORAN,

PAR SUITE DE LA PAIX

Par M. le Lieutenant-général **BUGAUD.**

(Juillet 1837.)

BIBLIOTHEQUE
DE LA VILLE
DE PERIGUEUX

PARIS,

GAULTIER-LAGUIONIE, IMPRIMEUR,

Libraire du Prince Royal pour l'Art militaire,

RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 36.

—
1838.

THE

NEW YORK

OF THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

THE

Bugeaud

MÉMOIRE

SUR

NOTRE ÉTABLISSEMENT

DANS

LA PROVINCE D'ORAN,

PAR SUITE DE LA PAIX ;

Par M. le Lieutenant-général BUGEAUD.

(Juillet 1837.)



PZ 172

CP0002809555

PARIS,

GAULTIER-LAGUIONIE, IMPRIMEUR,

Libraire du Prince Royal pour l'Art militaire,

RUE ET PASSAGE DAUPHINE, 36.

1838.

EP
PZ 172
C

MEMOIRE

NOTRE ETABLISSEMENT

DANS

LA PROVINCE MORAN

PAR SOITE DE LA LOI

Par M. le Lieutenant-général BUGEARD

(Juin 1837)

PARIS

EUSTACHE LACUONIE, IMPRIMEUR

Libraire du Palais Royal pour l'Art militaire

RUE DU PASSEUR D'ARTILLE, 38

IMPRIMERIE DE COSSE ET C.-LACUONIE,
Rue Christine, 2.

Le mémoire, ou plutôt les notes qu'on va lire, n'étaient point destinées à l'impression. Rédigées à Oran, pour éviter quelques recherches et laisser quelques traditions aux chefs militaires qui seraient par la suite chargés du gouvernement de cette province, elles n'avaient d'autre but que d'utiliser au profit de tous le peu d'expérience et les faibles travaux d'un seul. Depuis, et à la veille d'une discussion générale sur nos affaires d'Afrique, plusieurs députés ayant témoigné le désir de parcourir ces notes, on s'est décidé à les faire imprimer, sans prendre le temps de les compléter et de les coordonner. On



y trouvera du reste beaucoup de choses qui ne pourraient se dire à la tribune, et elles faciliteront peut-être à de plus habiles les vues générales qu'on n'a pas eu le loisir d'exposer. Nous dirons seulement, pour excuser le nombre et la minutie des détails qui remplissent cet écrit, que le moindre d'entre eux ne saurait être indifférent aux hommes spéciaux, que tous doivent être considérés dans l'ensemble, que tous concourent à prouver l'extrême importance et les extrêmes difficultés de la question.

Faut-il s'excuser, si ces renseignements, écrits sous la tente, en toute hâte, au milieu du tracas d'un établissement fondé sur un état de choses nouveau, produit de la paix, n'ont pas la forme littéraire qu'on aura peut-être le tort de leur demander? Mais on s'adresse seulement aux hommes pratiques. Ceux-là permettraient aux gens de lettres de ne pas savoir très bien conduire une armée, ils n'exigeront pas d'un soldat qu'il sache ordonner une phrase, et lui pardonneront l'absence d'un mérite aussi étranger à ses études qu'à ses prétentions.

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES.

En faisant la paix, je ne me suis point flatté qu'elle serait éternelle, ni même d'une très longue durée. Je n'ai pas espéré non plus que la question d'Afrique serait par cela seul complètement résolue. J'ai fait la paix parce que le gouvernement, et, en grande partie, l'opinion, le voulaient; si j'y ai mis une ardeur peu en rapport avec mes habitudes de guerre, c'est que j'étais bien convaincu qu'une paix, même moins bonne, ou plus mauvaise comme on voudra, valait mieux pour la France qu'une guerre *mal faite*, pour rappeler la pensée si juste exprimée par M. Thiers dans son admirable improvisation du 21 avril dernier. Je dis plus: la paix vaut mieux selon moi que la guerre bien faite; car pour bien faire la guerre en Afrique, il faudrait y déployer des forces dont l'absence en Europe serait un immense danger pour le pays.

L'honorable M. Thiers fait pressentir ce danger dans le discours précité, et cependant il suppose que

40,000 hommes seulement, ou environ, seraient engagés dans la Régence. Eh bien ! aujourd'hui que j'ai mieux étudié la question, je pense que ce n'est pas 40,000 hommes qu'il faudrait pour faire la guerre, soumettre le pays et le conserver, mais bien 80 à 90,000 hommes. Il me serait aisé de le prouver et j'en suis tenté ; mais je m'écarterais trop de mon objet, à examiner cette question avec détail. Dans le cours de ces observations, j'aurai d'ailleurs occasion d'en dire quelque chose. Mon but principal est de traiter de l'utilité de la paix long-temps prolongée, des moyens de la maintenir, et des mesures à prendre pour garder utilement la zone réservée dans la province d'Oran.

Plus la paix se prolongera, moins la guerre future sera difficile, si nous avons de la prévision, si nous savons nous établir solidement sur le territoire définitivement conquis, si nous sommes assez sages pour nous tenir toujours prêts à faire la guerre, si nous savons ouvrir des relations avec les Arabes, qui puissent leur infiltrer nos mœurs, nos goûts, nos usages ; surtout si nous savons donner du bien-être aux populations musulmanes qui vivront sous notre domination.

Sans doute Abdel-Kader de son côté ne restera pas inactif : il créera une petite armée permanente, il s'établira à Tlemcen, il soumettra quelques tribus dissidentes, il se fera une petite artillerie ; cela le rendra plus puissant vis-à-vis des tribus, mais ne le fera pas plus fort contre nous qu'il ne l'est aujourd'hui. Je dis même qu'il sera moins fort quand il aura 6,000 hommes réguliers et du canon.

Jusqu'ici sa force a consisté dans sa légèreté, dans la liberté de ses mouvements, dans l'impossibilité de

le saisir. Il n'avait à protéger ni dépôts, ni villes de guerre, ni grands centres de populations et de commerce, ni lignes, ni bases d'opérations.

Avec une paix de quelques années et 6 ou 8,000 hommes de troupes (c'est tout ce qu'il pourra solder et entretenir), il aura un peu de tous les embarras que je viens d'énumérer; il ne sera plus insaisissable, parce qu'il aura des villes et des dépôts à garder. Ayant de l'infanterie, les combats ne seront plus comme aujourd'hui presque sans résultat. La première action sera plus rude, il est vrai; mais on pourra lui faire éprouver une de ces grandes catastrophes qui jettent la terreur et le découragement dans toute la contrée; tandis que jusqu'ici il a été impossible de faire de grandes choses sur cette nuée de cavaliers, excellents individuellement, mais qui n'ayant aucune force d'ensemble, aucune harmonie, ne s'engageaient jamais assez pour que l'action fût décisive. L'irrégularité de leurs mouvements avait quelque chose d'embarrassant pour les généraux et de saisissant pour nos jeunes soldats. Devenus tacticiens par les troupes, les chefs arabes seront long-temps encore dans l'enfance de l'art. Il leur faut un siècle avant de savoir harmoniser les trois armes sur un champ de bataille. Ils auront les inconvénients de la tactique sans en avoir les profits. On le sait : un homme qui n'a jamais tiré les armes, mais qui a du courage, est plus dangereux dans un duel que celui qui se pose en académicien. L'épée du premier est insaisissable par l'irrégularité des coups qu'il porte, tandis qu'on prévoit aisément les coups novices du second; on saisit son épée, on le désarme, on le tue.

Mais ce qui affaiblira surtout l'émir, c'est que les tribus ne guerroyant plus entre elles, parce qu'elles

seront soumises à un même prince ; devenues plus riches par le commerce et l'agriculture ; comptant sur l'armée permanente ; prenant peu à peu par le contact nos goûts et nos besoins , seront bientôt moins guerrières. Le commerce , les rapports journaliers , feront disparaître la haine et la répugnance que nous leur inspirons. Elles verront qu'après tout on peut vivre avec des chrétiens , et que nous portons avec nous l'aisance et le bien-être. Déjà ces idées se répandent ; elles deviendront générales , et quand la guerre éclatera elles militeront en notre faveur ; on se soumettra avec bien moins de difficulté.

Mais on ne saurait trop le répéter , pour que des modifications dans les mœurs s'opèrent , pour que les répugnances et les préjugés s'effacent , pour que les idées de civilisation pénètrent , pour que nous puissions fonder quelque chose et nous établir militairement et agricole , il faut que la paix ait quelque durée. Lors même que nous aurions des projets de conquête absolue pour l'avenir , il nous faudrait ce temps d'arrêt pour faciliter nos opérations futures. Ce serait une halte pour reprendre de nouvelles forces. Aujourd'hui la conquête est trop difficile : elle demanderait au pays des sacrifices exorbitants et presque permanents ; car il ne faudrait pas seulement conquérir , il faudrait garder les conquêtes , ce qui ne demanderait pas beaucoup moins de troupes. Or , quand je compare les efforts et les sacrifices d'hommes et d'argent aux avantages qui peuvent résulter de la possession de tout le pays entre le désert , Tunis , Maroc et la mer , quoique guerrier par goût et par profession , je ne me sens pas le courage de conseiller à mon pays cette conquête. Je ne sais point flatter l'amour-propre de la nation aux dépens de ses plus

chers intérêts ; et je suis convaincu que la conquête absolue de l'Afrique pourrait compromettre son indépendance en Europe.

Si le gouvernement reconnaît avec moi ces vérités , et il les a reconnues puisqu'il a sanctionné la paix , il donnera à ses agents les instructions les plus positives , afin qu'ils fassent , pour maintenir les relations amicales avec les Arabes , tout ce qui est compatible avec la dignité nationale ; il ne s'agit point de faire des concessions de faiblesse ; elles produiraient un effet tout contraire à celui que je veux obtenir , et seraient une cause de rupture ; car une concession déplacée amènerait des exigences que nous ne saurions supporter ; il s'agit seulement d'apporter un esprit conciliateur dans les petits différends qui doivent nécessairement s'élever , quand on est en contact avec des peuplades peu civilisées et accoutumées aux dépredations. Je crois , par exemple , que nous devons rarement nous faire justice nous-mêmes pour les petits méfaits commis par les individus ; il faut les renvoyer ou les dénoncer aux chefs arabes , qui en feront autant de leur côté , et ne jamais considérer des actes isolés comme des atteintes portées aux traités.

Je pense aussi qu'il est fort important que les divers commandants de nos provinces et de nos postes cherchent à se lier avec les arabes principaux ; qu'ils les attirent chez eux ; qu'ils s'en fassent des amis , et qu'en même temps ils traitent avec égard et justice les simples arabes qui fréquenteront nos marchés. Je n'en dirai pas davantage : ma pensée doit être suffisamment saisie.

Cependant , quoi qu'on fasse , la guerre est probable tôt ou tard ; c'est encore M. Thiers qui l'a dit , et je le pense comme lui. Les princes avec qui nous aurons

traité ont de l'ambition; ils se laisseront de faire passer le commerce par nos mains; ils nous feront des difficultés, des avanies, qui amèneront la guerre; peut-être même chercheront-ils à nous expulser du littoral. Il faut dès à présent fixer nos idées sur cette guerre présumable, sur ce qu'elle doit être, et envisager ses nécessités selon le but qu'on se proposera d'atteindre.

Les grandes causes de la guerre *mal faite* pendant sept ans, sont à mon avis qu'on ne la comprenait pas, et qu'on agissait sans but déterminé et sans plan. Si l'on avait, dès le principe, dit au gouvernement d'une manière nette et précise à quelles conditions il obtiendrait la soumission du pays, à quelles conditions il obtiendrait la paix et la sécurité dans un certain territoire autour de nos places, le gouvernement aurait pu faire un choix entre deux propositions clairement et nettement posées; l'effectif des troupes et le matériel de guerre eussent été réglés en conséquence. Au lieu de cela, on agissait vaguement et au jour le jour, quelquefois comme si on avait voulu se borner à un cercle rétréci, d'autres fois comme si on avait voulu la conquête absolue; et dans ce dernier cas on ne demandait au gouvernement que le quart des moyens nécessaires. De là les mécomptes et le désordre général des idées sur la question d'Afrique.

Ce qu'on n'a pas fait pour le présent et le passé, je vais essayer de le faire en peu de mots pour l'avenir.

Nos guerres futures ne peuvent avoir que deux objets : faire la guerre pour revenir à la paix, telle que nous l'avons, ou à peu près; ou faire la guerre pour conquérir et soumettre le pays.

Chaque objet a son système particulier; il y a donc deux systèmes de guerre : mais entre eux il n'y a pas de milieu.

Veut-on la conquête simultanée de toute la régence ? je l'ai déjà dit, il faut au moins 90,000 hommes, judiciairement employés. Ne veut-on que la conquête de l'une des provinces, d'abord ? il faut au moins 30,000 hommes. Et ici je ferai remarquer qu'en agissant successivement sur des fractions du pays, on aura bien plus de facilité d'exécution pour arriver à la conquête totale. Mais quand cette conquête entière sera enfin obtenue, on aura engagé pour long-temps dans le pays de 60 à 80,000 hommes ; oui pour long-tems et très long-tems, c'est-à-dire jusqu'à ce que vous vous soyez assimilé les habitants, jusqu'à ce que vous ayez changé leurs mœurs et leurs usages, jusqu'à ce que vous leur ayez fait aimer vos lois.

Pour assurer la conquête de la province d'Oran qui est ici l'objet de mes observations particulières, il faut au moins 30,000 hommes, et ce que je vais dire pour Oran peut s'appliquer aux autres provinces.

Je n'ai jamais conçu que , pour soumettre tout ou partie de la régence, on dût rester habituellement sur le littoral, et se borner à faire des expéditions passagères dans l'intérieur : il faut être en avant et non pas en arrière du pays que l'on veut dominer et soumettre ; il faut être aussi dedans, quand il s'agit de soumettre et de protéger, après les avoir soumises, les tribus isolées. On ne garde pas en arrière, on garde en avant.

Les tribus se seraient soumises tout d'abord (elles y étaient plus disposées qu'on ne le croit généralement), si elles avaient vu des forces respectables à Tlemcen et à Mascara, parcourant le pays dans un rayon de 15 à 20 lieues, car c'est par l'occupation agissante qu'on peut atteindre le but, et non par quelques petites garnisons qui ne peuvent sortir de leurs murailles et qui n'ont d'action sur le pays qu'à la portée du fusil.



Mais pour que les tribus se fussent soumises, il eût fallu leur assurer une protection efficace ; c'est ce qu'on n'a pas fait, c'est ce qu'on ne pouvait faire avec le système de guerre qu'on suivait.

Comme les troupes de Mascara et de Tlemcen ne pourraient vivre dans le pays, du moins la première année, il faut des colonnes disponibles en arrière pour leur porter incessamment des vivres et dominer en même tems l'espace entre la mer et la zone d'action des colonnes qui se trouvent en avant.

Il faut aussi, entre la mer et ces colonnes, au moins un bon poste, bien approvisionné et pourvu des moyens de recevoir deux ou trois cents malades. Enfin il faut des garnisons à Mers-el-Kebir, Oran, Arzew et Mostaganem. Tout cela donnerait lieu à la décomposition suivante de mon effectif de 30,000 hommes.

Colonnes de Tlemcen et de Mascara, sept mille hommes chacune, pour en avoir cinq à six mille disponibles, après avoir prélevé la garnison et les non-valeurs.	14,000 hommes.
Deux postes fortifiés l'un entre Tlemcen et Oran, l'autre entre Mascara et Mostaganem, de quatre cents hommes chacun.	800
Deux colonnes disponibles, une sur chaque ligne d'opération pour approvisionner les postes de communication et les divisions actives; cinq mille hommes chacune.	10,000
Garnison du littoral, et non valeurs, administration; cinq mille deux cents.	5,200
TOTAL.	30,000

Je n'exagère rien, je suis plutôt en deçà qu'au delà du nécessaire; car, pour que 30,000 hommes fussent, il faut qu'il ne leur arrive pas de ces maladies extra-

ordinaires, qui en mettent à l'hôpital au delà de 12 à 1,300, ce qui sera le chiffre habituel.

On va voir combien il est important d'examiner à l'avance ces questions de la guerre future.

Si l'on veut se tenir prêt pour une guerre de conquête absolue, il faut, dès à présent, préparer sur le littoral, des établissements et un matériel en rapport avec l'emploi de 30,000 hommes. Si au contraire on ne se propose que de faire la guerre pour reconquérir la paix actuelle avec de légères modifications, il suffit de se préparer à faire agir avec légèreté et promptitude une colonne assez forte pour parcourir le pays, battre l'ennemi, détruire les moissons en les brûlant ou autrement, et prendre au besoin une petite place de guerre pour en détruire les fortifications, ou pour servir de gage dans le traité à intervenir. 15,000 hommes seront assez pour appliquer ce système à la province d'Oran. Ainsi, dans cette seconde hypothèse, les approvisionnements de tout genre doivent être moitié moins forts que dans la première.

Comme ce système consiste presque entièrement dans la mobilité, la rapidité et la vigueur d'exécution, il exige des troupes organisées et équipées d'une manière toute spéciale. Il faut des soldats, des officiers, des généraux choisis; il faut tenir au complet la cavalerie, l'artillerie de montagne et le train des équipages. Il faut avoir toujours en magasins des approvisionnements suffisants en tout genre pour entrer en campagne aussitôt que la guerre est déclarée et la tenir pendant quelques mois. Il faut encore avoir des tentes-magasin et des tentes hôpital, s'il se peut en poil de chameau, afin de pouvoir improviser en avant des postes de communication et de ravitaillement; enfin il faut, en cas de rupture, n'avoir besoin que de faire

arriver de France 6 à 8,000 hommes d'infanterie formés d'un bataillon par régiment : ce bataillon serait composé uniquement de soldats vigoureux et d'officiers d'avenir. Outre que les jeunes officiers sont les seuls propres à cette guerre, l'état n'est intéressé à former que ceux-là, parce qu'ils peuvent le servir longtemps et bien.

Après la bonne et constante organisation des armes spéciales et du matériel de la guerre, on peut encore puiser de la force dans la bonne organisation coloniale du pays et dans une administration civile et militaire intelligente.

L'administration de la guerre doit viser sans cesse à diminuer les dépenses de l'occupation, et l'administration civile à les couvrir par les produits de tous genres.

La paix va réduire le prix des denrées de plus de moitié, et je prouverai plus tard par des chiffres, que l'armée d'occupation en temps de paix tirant ses vivres de l'Afrique, coûtera moins qu'en France, tout en lui maintenant les prestations qu'elle a toujours reçues. Je prouverai aussi que la différence du pied de paix au pied de guerre donnera pour 30,000 hommes une économie de près de 12,000,000. Les fourrages seuls peuvent entraîner une réduction de dépenses considérable. Ils existent dans notre zone d'Oran, en quantité et en qualité suffisantes pour nourrir 3 à 4,000 chevaux. Il ne s'agit que de s'industrialier pour les récolter à propos. Cette opération est simple, bien qu'un peu pénible. Il faut, dans la première quinzaine de mai, diviser les troupes sur les divers pâturages, les y barraquer et leur faire faire les foins à la tâche. J'ai calculé que les soldats peuvent gagner fort bonne journée en leur donnant 30 sous par quintal métrique. Nos

Douairs se sont engagés à nous aider gratuitement dans ce travail, pour lequel il conviendra de se procurer de meilleures faulx que celles du campement. Avec de bons outils, un homme peut faucher et sécher deux quintaux métriques de foin, l'un portant l'autre, quoique le fauchage soit plus difficile qu'en France. Un homme pourra donc gagner 3 fr. par jour, et malgré cela, le foin rendu et mis en meule autour des quartiers de la cavalerie ne coûtera pas plus de 3 fr. le quintal métrique. Il a coûté jusqu'ici, en le tirant de France ou d'Italie, 16 fr.; il y aura donc une économie de plusieurs centaines de mille francs. Nos Douairs et nos Smélas transporteront le foin avec leurs chameaux pour en former de grosses meules auprès de nos établissements de cavalerie. Ils en ont pris l'engagement. C'est par des services de cette nature qu'ils acquitteront de la manière la moins onéreuse l'impôt qu'il est juste de leur faire payer, puisqu'ils vivent sous la protection de nos lois et de notre force; que notre présence et le voisinage d'Oran ont doublé le prix de leurs denrées et donnent chaque jour du travail à ceux qui en veulent. Ils se sont encore obligés à nous fournir de la paille pour notre cavalerie. Nous avons aussi fixé, pour le temps de guerre, le prix de location de leurs chameaux et mulets à moitié de ce qu'on leur a payé jusqu'ici, et c'est justice, car ces locations s'étaient faites à des prix exorbitants, c'est-à-dire 6 fr. par chameau, 5 fr. par mulet. Comme nous employons habituellement 600 transports des Douairs, ce sera une économie de 1,500 francs par jour de marche.

On pourra encore obtenir des économies par des marchés de subsistances faits à l'intérieur et de préférence avec l'émir lui-même, qui, selon sa promesse, donnera toujours au-dessous du cours. Mais quand nos Douairs

ou nos Smélas auroient un excédent de produit, il est juste et politique de leur donner la préférence.

Enfin, il n'est pas impossible d'organiser quelques colonies militaires qui, après deux ou trois ans, pourront se suffire à elles-mêmes avec une légère rétribution qui donnera le droit de les discipliner.

On sent que ces colonies n'auraient aucune base solide, si elles n'étaient composées d'hommes libérés qui voudront consentir à s'établir en Afrique. Ces soldats laboureurs et bergers concourront à la défense du pays et permettront de diminuer les troupes soldées et entretenues ; ils formeront le meilleur noyau de population que nous puissions établir dans la province, le seul qui pendant long-temps soit capable de nous offrir quelque appui.

Il ne faut pas se le dissimuler, il n'y a rien de si difficile que de coloniser en Afrique : le climat, la nature du sol, la rareté des eaux, l'absence totale de bois de construction, le caractère guerrier et pillard des indigènes sont des obstacles immenses. Des colons de la nature de ceux qui au commencement sont venus à Alger, n'ont aucune des qualités et conditions nécessaires pour s'établir solidement et vivre dans ce pays ; aussi n'ont-ils su y faire que des cabarets ; mais lors même que cette espèce de colons parviendrait à se fixer au milieu des terres, loin d'ajouter à notre force, ils seraient, au commencement du moins, une cause d'affaiblissement, car il y aurait nécessité de les protéger sans cesse.

Il faut, pour coloniser, une population guerrière, habituée aux travaux des champs, organisée à peu près comme le sont les tribus arabes, cultivant et défendant le sol. Elles devront commencer leurs établissements avec la tente en poil de chameau. Il faudrait

attendre trop long-temps si l'on voulait commencer par bâtir ; le village agricole et défensif viendra plus tard. On ne saurait espérer cela de cette partie des populations d'Europe qui fuient en Afrique la misère qui les accablent dans leur pays. Si ces hommes sont pauvres, c'est ordinairement parce qu'ils sont paresseux ou vicieux. Ce n'est donc pas là qu'on peut trouver le colon brave et vigoureux qu'il faut, dans un pays où l'on doit toujours être prêt à combattre pour défendre sa récolte et son troupeau. Vos soldats libérés peuvent seuls vous offrir la base de population européenne sans laquelle vous ne sauriez vous consolider à Oran et dans les autres parties de la Régence. Aussi long-temps que vous n'y aurez que des Juifs, des Turcs et des Arabes, vous serez obligés d'entretenir une armée considérable, si vous ne voulez perdre la colonie à votre première guerre en Europe.

Mais pour attirer les soldats libérés (et je voudrais les prendre dans toute l'armée), il faut leur offrir l'appât de la propriété, leur donner la solde et les vivres pendant 2 ou 3 ans ; et tout d'abord, des tentes en attendant le village, deux ou trois vaches par homme, quelques moutons, des outils, quelques charrues du pays, quelques attelages pour les faire marcher, et enfin leur faciliter les moyens de se marier.

Voilà comment je voudrais coloniser sur les points les plus éloignés des villes ; ce serait en quelque sorte les avant-postes de la colonisation.

J'entrerais dans les détails d'application au chapitre des Colonies militaires. Entre elles et les villes pourront se placer, s'il en vient, les colons civils. Ceux-là, il suffira de les protéger et de les astreindre à bâtir leurs villages sur un plan propre à la défense autant qu'à la culture.

Colonisation et agriculture sont absolument synonymes ; mais on ne cultive qu'avec la sécurité, et la sécurité ne s'obtient que par la paix. C'est une chimère de croire qu'en temps de guerre, on peut, contre les Arabes, si légers, si entreprenants, protéger les cultures avec des camps et des blockaus. C'est à peine si l'on peut préserver ainsi quelques jardins. L'agriculture n'a un peu d'importance nationale que sur de grands espaces, et l'on ne saurait les garder par les baïonnettes ; le pût-on, ils ne produiraient pas assez pour nourrir et solder les gardiens. Il faut donc renoncer à enceindre les cultures dans des lignes fortifiées, car on ne doit entreprendre que le possible. Ainsi, quelques camps très rares, mais bien placés, des patrouilles de cavalerie sortant souvent de ces camps pour parcourir le pays, et quelquefois s'y embusquer ; des villages défensifs et offensifs autant qu'on pourra. Voilà toute la défense possible pour la grande agriculture. Cependant, je n'exclurai pas quelques blockhaus sur un court rayon autour des villes pour assurer aux citadins, en temps de guerre, la jouissance de leurs vergers et de quelques cultures soignées.

On dira que l'agriculture de la colonie d'Afrique ne doit pas produire les mêmes choses que l'agriculture française, afin de ne pas faire une fâcheuse concurrence à nos produits, qui doivent au contraire être échangés en Afrique contre des denrées que nous n'avons pas. C'est une vérité incontestable ; mais quand peut-elle être appliquée ? Quand les colons produiront assez pour se nourrir : c'est la première nécessité. Le coton, le mûrier, l'indigo viendront après et probablement un peu tard.

Que peut faire le gouvernement pour l'agriculture ?

Quelques colonies militaires, et protéger les autres colons : voilà presque toute sa puissance. Toutefois, il peut encourager l'amélioration du bétail et la plantation des arbres utiles.

Les races de chevaux et de moutons sont assez bien; il suffit de les soigner; les bêtes bovines et les ânes nécessitent des améliorations. Il faudrait faire venir d'Espagne quelques taureaux, quelques vaches, quelques ânes et quelques bourriques. Il ne faut pas choisir les grandes espèces, elles dépériraient dans les broussailles de l'Afrique, jusqu'à ce qu'une agriculture améliorée permette de rassembler des provisions d'hiver. Il faut prendre des espèces moyennes et bien constituées; en même temps, on obligerait les habitants à faire castrer les mauvais taureaux et les mauvais ânes. L'âne est un animal à propager en Afrique : sa taille étant un peu élevée, il peut être d'une grande utilité dans nos guerres futures; c'est une monture fort douce pour les malades et les blessés; enfin, il se nourrit partout, et n'exige pas à beaucoup près, autant de soins que le mulet.

Le gouvernement doit surtout s'empresser de créer à Oran des pépinières de mûriers et d'oliviers pour distribuer des arbres gratuitement aux colons pauvres, à prix d'argent aux colons aisés; mais il faut surveiller la plantation de ces arbres et n'en donner qu'aux cultivateurs qui auront préalablement et convenablement disposé des trous pour les recevoir.

Mais ce qu'il y a de plus urgent, c'est de constater les titres de propriété, la légalité des ventes et les biens du beylick, afin que le gouvernement sache de quoi il peut disposer en faveur des colonies militaires, ce qu'il peut vendre ou concéder à des colons.

Des individus, à Oran, ont acheté des surfaces im-

menses pour les sommes les plus minimales. La forêt d'Emsila est comprise dans ces achats, et il est de notoriété publique qu'elle appartient au beylick. Les autres terres sont exploitées depuis très long-temps par les Douairs et les Smélas qui seraient ainsi dépossédés: résultat déplorable, et qu'il faut empêcher par tous les moyens possibles.

Le gouvernement n'aurait-il donc dépensé les trésors et les soldats de la France qu'afin de favoriser des spéculateurs avides qui suivent les traces du sang de nos guerriers pour s'emparer à vil prix de toutes les terres, et dépouiller même les Arabes qui ont bravement combattu sous nos drapeaux? Non, cela ne se peut; cela révolterait par trop toute équité, toute raison. Le gouvernement, comme conquérant, aurait pu se faire propriétaire de tout, mais il l'est du moins des domaines du beylick, des biens des absents, des biens donnés en apanage féodal aux fils des beys ou à des fonctionnaires de l'état; enfin, il peut briser toutes les transactions faites sous l'empire de la mauvaise foi, de la déloyauté, et moyennant des sommes telles que le ridicule du paiement égale l'infamie des moyens d'achat.

On sent combien des mesures promptes à cet égard importent à l'agriculture, à la colonisation. On ne saurait trop s'empresser d'envoyer à Oran des hommes spéciaux pour débrouiller le chaos des ventes et des propriétés. Mais, pour éviter les lenteurs, je voudrais les soustraire à la centralisation d'Alger. Toutes les fois qu'elle ne pourrait elle-même prononcer, la commission d'Oran proposerait directement au gouvernement qui statuerait.

Quand le gouvernement saura ce dont il peut disposer, il pourra donner des terres en récompense aux officiers, sous-officiers et soldats qui ont long-temps

et bien servi en Afrique. Le reste serait vendu et concédé à des colons utiles, au lieu de devenir la proie de quelques brocanteurs qui ne verseraient jamais une goutte de sueur pour fertiliser ce qu'ils ont envahi.

La province d'Oran est dans quelques-unes de ses parties, fertile en grains, et dans toutes, abondante en chevaux, en moutons et en bêtes bovines, se rapprochant beaucoup par les formes, la couleur et le poil des petites races de la Bretagne, mais fort inférieures à celles-ci, quant à la qualité du lait.

Les parties du pays propres à la culture des céréales le sont peu pour les autres productions, à cause du climat. Pendant les chaleurs, c'est-à-dire depuis le 15 mai jusqu'à la fin d'octobre, les terres, fortes en général, se durcissent, se crevassent à tel point, que toute végétation cesse et que les instruments les plus perfectionnés ne pourraient y tracer un sillon; dès lors, les cultures sarclées et successives, les assolements raisonnés qui ne laissent jamais la terre découverte et qui seuls peuvent payer les frais et donner une grande valeur au sol, y sont impossibles, excepté sur les très petites surfaces que l'on pourrait arroser. Il semble aux hommes qui ne connaissent pas les nécessités de l'irrigation, ou qui n'ont pu apprécier l'Afrique que par l'inspection de la carte, qu'en détournant ce grand nombre de prétendues rivières qui descendent de l'Atlas, on pourrait établir une riche culture sur une grande étendue; malheureusement, aux époques où l'irrigation serait nécessaire, ces rivières ont si peu d'eau qu'à peine elles peuvent arroser quelques arpents; on est donc contraint de se borner en général à semer du grain quand les terres détrempées permettent à la charrue de les pénétrer, c'est-à-dire, en décembre, janvier, février, pendant les intervalles sans

pluie. On se repose après, on fait pâturer ses troupeaux jusqu'à ce que le blé soit mûr; alors on le récolte et on se repose encore jusqu'en décembre.

Les circonstances que je viens d'indiquer, expliquent l'état nomade des Arabes; ils n'ont pu se fixer, car la culture sédentaire n'aurait pu les nourrir, puisqu'ils ne peuvent cultiver que pendant un ou deux mois. Les troupeaux sont nécessairement la principale ressource; et pour les nourrir, il faut se déplacer souvent. C'était d'ailleurs l'unique moyen de tirer parti de ces vastes surfaces incultivables pour la plupart, tant elles sont couvertes de roches calcaires, ou qu'on ne peut fertiliser pour les causes déduites plus haut.

Je ne prétends pas dire, cependant, qu'on ne saurait mieux faire qu'on ne fait. Puisqu'il n'est pas un département de France qui ne puisse doubler ses produits, il est permis de croire que l'agriculture de l'Afrique peut être améliorée jusqu'à un certain point, malgré les grands obstacles que j'ai signalés, à savoir : la sécheresse excessive pendant sept mois, les pluies à torrents pendant trois mois; enfin l'état des sources et des rivières, qui ne permet l'irrigation que sur des surfaces très petites. On peut y obtenir du blé en abondance, cela est certain. Les Romains s'en contentaient; voilà pourquoi ils vantaient la fertilité de l'Afrique. Nous avons d'autres goûts, d'autres nécessités commerciales, et le blé n'est pas ce qu'il nous faut.

Toutefois, il est des localités où des villages et même des villes pourraient s'établir avantageusement; mais alors les familles seront contraintes de se diviser en nomades pour les bestiaux, et en sédentaires pour la culture.

Fixer les Arabes par la propriété bâtie, serait, à mon avis, le meilleur moyen de notre politique. Malheu-

reusement cela est très difficile et très coûteux. Par là on les attacherait au sol; ils deviendraient moins farouches, moins guerriers, plus faciles à gouverner. Actuellement ils sont insaisissables pour la guerre comme pour l'administration, et il est réellement risible, et pénible à la fois, d'entendre ou de lire les tirades de nos orateurs et de nos écrivains, recommandant comme moyens de conquête et de soumission, d'appliquer des lois justes, d'avoir une bonne justice distributive, de faire sentir aux Arabes la douceur de nos mœurs, les avantages de notre civilisation. Ces choses-là sont excellentes et belles, sans doute, et je les apprécie autant que qui que ce soit; mais comment les offrir à des peuplades qui fuient à notre approche, qui ne laissent derrière elles que leurs guerriers, lesquels répondent aux phrases sentimentales par des coups de fusil? Sauf le petit nombre de villes en notre possession, nous ne pouvons appliquer ces douces théories qu'à des broussailles qui recèlent des lions, des tigres, des panthères et des sangliers.

Si vous parvenez à faire que les Arabes aient des villes, des villages, des fermes, de l'industrie, ils seront saisissables par l'intérêt de la propriété, ils ne fuiront plus aussi aisément, ils ne seront pas aussi belliqueux.

Par ces considérations d'avenir, et aussi pour récompenser nos Douairs et nos Smélas de leur fidélité et de leur dévouement, je proposerai au gouvernement de consacrer chaque année une centaine de mille francs à l'édification de deux ou trois villages dans les lieux les plus propices. Avec cent mille francs on pourrait faire pour deux cent mille francs d'ouvrage, parce que les Douairs qui devront s'établir là, fourniront la chaux, transporteront la pierre et serviront les ouvriers.

d'art que nous leur donnerons. La dépense pour nous consistera dans le bois, la tuile, le fer et le salaire des maçons et des charpentiers.

Les Arabes souffrent beaucoup l'hiver sous la tente, l'exemple du bien être des familles logées, pourra entraîner d'abord les autres familles de nos tribus, et peu à peu les tribus qui nous avoisinent.

Les villages que je propose doivent remplir un triple objet: servir à la défense du pays par leur situation et leur forme, être commodés pour l'agriculture, recevoir et abriter, en cas d'alerte, les femmes, les enfants et le bétail. Au premier aperçu, ils me paraissent devoir se composer de plusieurs fermes espacées de deux cents pas environ, crénelées, croisant leurs feux et formant entre elles une grande enceinte ronde ou carrée pour recevoir les meules à grain, les silos et les troupeaux. Les fermes seraient unies par un fossé surmonté d'un mur crénelé.

La plaine d'Oran et celle qui s'étend tout le long du lac Segba ne sont pas considérées comme aussi fertiles que plusieurs autres plaines de la province; et cependant je les crois susceptibles, avec le temps, d'une très bonne culture sédentaire, par cette circonstance, que les eaux s'y rencontrent à une petite profondeur. Il est probable, d'après la situation et la composition géologique du sol, que les puits artésiens réussiraient; mais il est certain qu'on peut faire partout d'excellentes norias (1). Or, avec cette terre, qui est d'assez bonne composition, de l'eau et du fumier, on peut produire.

(1) Puits dont on élève l'eau au-dessus de la surface du sol au moyen d'une roue verticale armée d'un chapelet de petits seaux, qui se vident quand ils arrivent à la partie supérieure de la roue. Une roue horizontale mise en mouvement par un ou plusieurs chevaux, engrène et fait tourner la roue verticale.

Si le gouvernement doit avoir au début peu d'action sur l'agriculture, il peut tout d'abord influencer beaucoup sur le commerce, par un régime propre à attirer dans nos ports, de nombreux navires; dans nos villes maritimes, des établissements multipliés et une population correspondant au mouvement commercial.

Cet accroissement des villes de la côte portera son influence bienfaisante à une certaine distance dans la campagne.

Les habitants d'Oran croient trouver de grands avantages dans la franchise de leur port qu'ils demandent avec instance : ils disent qu'avec cette immunité, Oran deviendrait un entrepôt pour plusieurs branches de commerce; et que le trafic interlope que Gibraltar fait avec l'Espagne, passerait en grande partie dans leurs mains, parce qu'ils sont infiniment mieux placés pour aborder les côtes d'Espagne, par presque tous les vents, sans qu'on en ait aucun avis préalable. Une surveillance active sur la côte pour assurer la stricte exécution de l'article 14 du traité, qui dit que le commerce de la Régence ne pourra se faire que dans nos ports, aurait aussi une grande influence sur notre prospérité commerciale dans la Régence.

Le port d'Arzew, le meilleur de la Régence pour les bâtimens de commerce, appelle des établissemens de diverses natures, mais particulièrement pour l'exploitation de son immense et admirable saline. On pense généralement que les Hollandais, les Suédois, les Américains, les Russes y apporteraient leur fer, leur bois et autres denrées pour charger du sel en retour. Là ils peuvent entrer et charger en tout temps, tandis qu'à Ivica, Valence, Torre Vieja, ils sont souvent un mois ou deux avant de pouvoir aborder et charger; ce qui, indépendamment des droits très élevés, aug-

mente beaucoup leurs frais. On dit aussi qu'un lazaret donnerait de grands avantages à Arzew, et qu'il se trouverait des spéculateurs qui le construiraient à leurs frais, moyennant une concession pendant un certain temps, après lequel le lazaret deviendrait la propriété du gouvernement. Le port d'Arzew mérite l'intérêt et l'attention; tout annonce qu'il peut s'y élever une ville qui serait une des plus commerçantes de la Régence. Le terrain autour est favorable : il est vrai qu'il n'y a en ce moment que des eaux de puits; mais on y voit les traces d'un aqueduc qui vient du vieil Arzew et traverse un terrain étendu, couvert de ruines, attestant qu'il y eut autrefois une nombreuse population. On pourrait rétablir ce conduit d'eau. Peut-être vaudrait-il mieux encore recueillir les eaux pluviales dans de vastes citernes, parce que les eaux de source, dans cette contrée, sont toutes un peu saumâtres.

Mostaganem et Mazagran présentent moins d'espérances, bien que le sol qui les entoure soit plus riant et plus fertile; il n'y a point de port; pour peu que la mer soit agitée, on ne peut y aborder ni mouiller. Cependant ces deux villes peuvent faire un commerce assez considérable avec l'est de la province, qui en est la partie la plus productive.

Mostaganem est surtout intéressante comme base d'opérations quand on voudra agir dans l'est et sur Mascara. C'est cette condition qui m'a fait tenir à la conserver par le traité; elle possède une population turque ou arabe qui va s'augmenter de deux ou trois cents koulouglis de Tlemcen, qui ont fui la domination de l'émir. Les uns et les autres sont en général des artisans qui fabriquent des tapis, des étoffes, de la bijouterie à l'usage des Arabes. Ces industries et un

peu d'agriculture les feront vivre et même prospérer.

Nous soldons là une milice d'infanterie qui nous est fort onéreuse, parce qu'elle ne nous a jamais rendu aucun service. La guerre étant finie, il serait abusif de continuer à la solder. On peut tout d'abord faire là une économie de 152,298 francs, somme suffisante et au-delà pour réparer en trois ans la citadelle de Matamore, pour caserner la garnison et faire à Mazagran une petite Casauba pour commander et protéger la ville.

L'organisation politique qu'il paraît généralement convenable de donner à Mostaganem et à Mazagran est celle-ci.

Ces villes s'administreraient elles-mêmes par un hakem (1), un kaïd (2), un mufti (3) et un kadi (4), sous la surveillance d'un commissaire civil français. La garnison habiterait la citadelle, le commandant n'aurait sur la ville que l'autorité militaire; il commanderait la milice, afin de la maintenir dans un bon esprit guerrier. Ces populations composées en majeure partie d'artisans de Tlemcen, de Mascara, Mezouna, Calaa, qui se sont réfugiés là, pourront très bien vivre sur ce point, parce qu'elles seront à portée de commercer avec l'est, partie la plus riche de la province. Le sol, dans les environs des deux villes, est des plus rians et des plus fertiles. Ainsi, tout présage la prospérité de ces deux villes, sans que le gouvernement fasse d'autres frais que ceux de son établissement militaire, et en se bornant à les laisser jouir de la totalité de leurs revenus pendant un certain nombre d'années.

Quand elles seront en prospérité, on pourra leur demander des impôts justes et modérés.

(1) Gouverneur-civil. (2) Maire. (3) Prêtre. (4) Juge.

Il me resterait ici à parler de notre établissement militaire. Je serai bref sur ce point, parce que j'aurai à le traiter en détail dans un chapitre spécial. Je me bornerai à répéter qu'il faut toujours être fort, toujours être prêt à faire la guerre, toujours organisé pour le matériel, la cavalerie et les transports. Je prouverai que l'armée d'Afrique en temps de paix, et tout en lui continuant les vivres de campagne, coûtera moins qu'en France, et sept à huit millions de moins qu'en temps de guerre, sur un effectif de trente mille hommes.

Il faut s'empresse aussi de fortifier les points indispensables pour faciliter les guerres futures. Ces points doivent être peu nombreux, surtout dans la zone d'Oran. Évitions de tomber, comme par le passé, dans la multiplication des postes qui absorbent une grande partie de l'effectif et ne laissent rien à faire mouvoir, le cas échéant. Il faut renoncer au système suivi pour les lignes de communication en Europe, lequel a ses postes de marche en marche. En Afrique, on ne pourrait pas, malgré cette multiplicité de points retranchés, faire marcher de très petits détachements d'un gîte à l'autre : ils seraient enlevés dans l'intervalle. On ne peut donc faire que des détachements capables de se défendre contre l'attaque du nombre d'ennemis qu'il est possible de réunir dans la contrée ; dès lors, ils n'ont pas besoin de trouver un gîte fortifié à chaque journée ; il suffit que, de trois marches en trois marches, il y ait un bon poste pour les ravitailler ainsi que les colonnes mobiles.

Nous devons encore faire des routes sur nos lignes militaires, bien qu'elles s'arrêtent à notre frontière, et qu'en raison de cela, on ne puisse pas traîner avec soi, en campagne, du canon roulant et des chariots ; ces

bouts de routes n'en seront pas moins très utiles pour les mouvements dans l'intérieur de la zone, et pour les réunions préparatoires. Ils donneront la facilité de porter dans des chariots jusqu'à la frontière assez de vivres pour qu'on n'ait pas besoin d'entamer le convoi des bêtes de somme, pendant le temps que les troupes se réuniront et s'organiseront sur notre limite qui sera le point de départ. Ainsi, par exemple, si l'on veut marcher sur Tlemcen, notre frontière, dans cette direction, étant le Rio-Salado, c'est là que pourras'organiser définitivement la colonne expéditionnaire. Ce sera la base d'opération du petit siège de Tlemcen et des mouvements dans l'ouest. Par cette raison, nous devons y faire un bon poste de ravitaillement, qui sera lié à Oran par une route facile. Ce poste, afin qu'il exige peu de monde pour le garder, ne sera d'abord que le réduit d'un poste plus considérable que l'on improviserait autour, selon les besoins du moment. Il se composera d'un blockhaus en maçonnerie, d'un logement pour cinquante hommes, d'une manutention avec quatre grands fours pouvant cuire 8,000 rations par jour. Ces petits bâtiments seront crénelés, le blockhaus sera armé d'une ou deux petites pièces sur la plateforme, et le tout sera entouré d'un petit retranchement fraisé dont les parapets seront solidement revêtus, afin qu'ils aient de la durée. Il doit contenir aussi des puits assez abondants pour alimenter la garnison et les manutentions. On en pratiquera d'autres dans les environs pour abreuver une colonne quand elle s'y réunira.

De là, nous ne serons qu'à trois journées de Tlemcen, ou 18 lieues de poste environ. Avec dix jours de vivres dans le sac, 20 sur les mulets ou des fourgons, 6 pièces de 12 et deux obusiers de huit pouces, on prendra

Tlemcen quand on voudra. Ainsi, on se ménage un succès au début de la campagne, et il est probable qu'on aura devant cette ville une bataille qu'on chercherait peut-être vainement par d'autres moyens.

Je terminerai ces réflexions générales par l'opinion suivante :

Si dans l'avenir, la conduite d'Abdel-Kader et le caractère des Arabes nous prouvent qu'il n'y a point de sécurité ou de repos à espérer dans les zones que nous nous sommes réservées ; si le commerce est entravé de manière à ce que ses produits ne puissent pas nous dédommager des sacrifices de l'occupation ; si l'ambition de l'émir le pousse à nous chasser du littoral ; si, enfin, nous voulons étendre nos conquêtes, il n'y a point à balancer : il faut tout d'abord entreprendre la guerre dans un système propre à amener la prompte soumission du pays et ne pas recommencer la sottie guerre que nous avons faite pendant sept ans. Ce système, je l'ai indiqué dans le commencement de ce discours préliminaire. Il exige pour la province d'Oran 30,000 hommes bien pourvus, bien approvisionnés, et poussant en avant deux colonnes qui prendront pour base d'opération Mascara et Tlemcen. A ces conditions, je garantis la soumission des tribus et la destruction de la puissance d'Abdel-Kader.

Alors, comme aujourd'hui nous aurons besoin de trancher vite la question, et en la tranchant vite, on la tranche plus honorablement et plus économiquement.

Je terminerai là ces considérations générales pour traiter successivement, avec détail, les parties les plus importantes, me bornant pour le reste à ce que j'ai déjà dit.

DE L'ETABLISSEMENT MILITAIRE.

L'établissement militaire devant servir d'appui à tout le reste, je m'en occupe d'abord, comme il faudra d'abord s'en occuper dans l'application.

Avant tout il faut être fort, sans cela point d'égards de la part de voisins qui ne respectent que la force.

Un effectif considérable n'est pas moins indispensable pour faire les travaux d'établissement que pour se faire respecter. Nous avons à construire des routes, des casernes, des magasins, des fortifications, etc. Outre qu'on ne trouverait pas assez d'ouvriers dans le pays, ils coûteraient trop cher : on ne peut arriver au but avec économie et rapidité qu'avec des travailleurs de l'armée.

Le chiffre des non-combattants de toute nature étant presque aussi fort pour un effectif de 8 à 10,000 hommes que pour 15,000, puisque dans le premier cas les employés, les ouvriers d'administration restent et doivent rester à peu près les mêmes, il en résulte qu'en réduisant l'effectif total à 7 ou 8,000 hommes touchant la solde et les rations, il y aurait très-peu d'hommes à faire mouvoir au besoin et pas assez d'ouvriers pour

les grands travaux qu'on devra exécuter au moins pendant trois ans.

D'après ces considérations, je pense qu'il faut un effectif de 12,000 hommes dans la province d'Oran. Si l'on peut se passer de ces troupes en France, il y a avantage de les tenir en Afrique; elles coûteront moins que chez nous, ainsi qu'on peut le voir par le tableau que je donne à la fin de ce mémoire (1).

Elles se formeront et s'acclimateront. Si la guerre venait à éclater, il y aurait danger à n'avoir que des troupes arrivant de France.

La zone d'Oran étant fort étroite exige peu de fortifications après celles de sa côte, et je voudrais n'établir qu'un seul poste qui serait au Rio-Salado; encore le voudrais-je très-petit. Ce serait le noyau, le réduit d'un ouvrage de campagne plus considérable qu'on développerait si, la guerre éclatant, on voulait s'emparer de Tlemcen, ce qui sera toujours aisé.

Ce réduit me paraît devoir se composer d'un blockhaus en maçonnerie contenant un logement pour cinquante à soixante hommes; on y joindrait un magasin de vivres et une manutention avec quatre fours pouvant faire 8,000 rations par jour; le tout serait entouré d'une bonne redoute armée de deux pièces de campagne.

Au sud la ligne est trop courte; on est trop rapproché de la base, de la mer, pour que des postes y soient utiles à la guerre future; et ces postes absorberaient sans profit une partie de l'effectif. C'est à deux marches en avant de cette frontière qu'il faudrait établir rapidement, en cas de guerre, des postes de dépôt et de ravi-

(1) Tableau de ce que coûte en temps de paix 15,000 hommes en France et en Afrique, tirant leurs vivres du pays; différence du pied de paix au pied de guerre.

ment afin de rapprocher la base d'opération des troupes qui agiront en avant.

Le reste de l'établissement militaire consiste, selon moi, en casernements, magasins, approvisionnements de vivres et d'effets de campement, et non en fortifications nouvelles; il suffit de réparer et entretenir celles qui existent à Mostaganem, Oran et Mers-el-Kebir. Cependant il y a quelque chose à faire à Arzew pour mettre ce point intéressant à l'abri d'un coup de main et aussi pour protéger la rade qui est la meilleure de la Régence. Je crois qu'on doit y appliquer 60,000 francs chaque année, tant pour la fortification que pour un casernement de 7 à 800 hommes, pouvant servir à la défense. Ce poste est assez important pour qu'on fasse un sacrifice qui sera d'ailleurs couvert par le revenu de la saline.

Mostaganem devant, dans les guerres futures, servir de première base d'opération pour agir sur Mascara et dans l'est, doit être préparée et approvisionnée en conséquence. Il faut réparer la citadelle de Matamore et augmenter le casernement de manière à y loger commodément 800 hommes. Il faut y faire des magasins de vivres, de fourrages et de campement; enfin il faut y élever un hôpital pour six à sept cents lits; car il est indispensable que ces choses-là soient disposées à l'avance, puisqu'elles ne peuvent s'improviser au moment de la guerre.

Peut-être sera-t-on contraint d'élever une petite ca-sauba à Mazagran, si cette ville se repeuple; mais il faut attendre cette circonstance, car nous devons éviter les travaux qui n'ont pas d'urgence, et surtout ceux qui nous obligent à disséminer nos forces. On aura bien assez de faire l'indispensable.

A Oran et Mers-el-Kebir, les fortifications n'ont be-

soin que de réparations; mais le casernement et les magasins doivent être réparés et augmentés; à part le quartier de cavalerie, qui s'achève et qui ne sera pas suffisant, celui de l'artillerie qui est trop exigu, on n'a presque rien fait. On peut loger à Oran environ 3,500 hommes d'infanterie, mais en grande partie dans des masures détestables ou sous des hangars. On serait donc fort embarrassé s'il fallait y rassembler des troupes pour faire une guerre de conquête.

La ville présente fort peu de ressources à cet égard, parce que les maisons sont très petites et suffisent à peine pour contenir leurs habitants. Mais comme il ne serait pas possible ni même bien entendu de faire un casernement suffisant pour les grandes réunions de troupes, il faut faire un camp de barraques en pierres, qui sera entretenu et gardé quand il ne sera pas occupé. Dans tous les cas, il est toujours nécessaire d'avoir en bon état à Oran et à Mostaganem, un campement de toile, ou de poil de chameau, pour 6 à 8,000 hommes. Les tentes en poil de chameau sont préférables aux nôtres contre les intempéries; elles n'ont que l'inconvénient, d'être plus lourdes; mais comme ce campement ne serait destiné que pour les réunions à Oran ou à Mostaganem, et que partout ailleurs il faut bivouaquer ou barraquer, la pesanteur de ces tentes n'est pas un obstacle, et je voudrais remplacer graduellement notre campement actuel par des tentes en étoffe bédouine.

C'est aussi en toile de poil de chameau que je voudrais faire les tentes-magasin et hôpital qui sont indispensables pour établir rapidement, en avant de Mostaganem et d'Oran, des postes de dépôt et de ravitaillement, qui formeront une nouvelle base d'opération. Il faut donc avoir, sur chaque point, de ces

tentes en nombre suffisant pour créer au moins un de ces postes.

Chaque poste doit avoir des tentes pour abriter 2 à 300 malades et 300,000 rations de riz et de biscuit. Il faut aussi avoir une tente doublée pour abriter les munitions, quand on n'aura ni le temps ni les moyens de faire un magasin.

Outre les travaux de fortification, il faut faire, indépendamment de la route d'Oran à Mers-el-Kebir, qui s'achèvera l'année prochaine, celle d'Oran à Rio-Salado et d'Oran à Arzew.

Sur la première, entre Bredia et le Rio-Salado, il faut créer deux stations de puits, car il n'y a aucun cours d'eau. Il faudra aussi faire des puits près du poste de Rio-Salado, et en assez grande quantité pour abreuver un rassemblement de 10,000 hommes.

Il faut aussi établir des puits sur la route d'Arzew, et y conduire la fontaine de Gudiel qui est à moitié chemin. C'est là qu'il faudra au printemps camper les troupes qui devront faire la partie centrale de la route.

Tous ces travaux indiquent assez qu'il faut augmenter les chariots du train des équipages et le personnel du génie, du moins en officiers.

On peut se dispenser d'augmenter beaucoup les attelages du train ; il suffira de lui donner des colliers, et il attèlera des mulets de bât, qui seront tour à tour bêtes de trait et bêtes de somme.

On va voir combien un gros effectif est indispensable pour créer un peu rapidement nos établissements.

En supposant qu'il soit de 12,000 hommes, après avoir fourni les garnisons de Mostaganem et d'Arzew, c'est-à-dire environ. 1,000 hommes

A REPORTER. . . 1,000

REPORT. . .	1,000
Les postes du Figuier et de Rio-Salado. . . .	120
Les garnisons de Mers-el-Krbir, Oran, les non valeurs de toute nature, l'artillerie garde-côtes, les compagnies d'administration, le train des équipages et la cavalerie qui ne peuvent pas travailler, environ.	5,500
Il restera pour le travail environ	5,380
TOTAL. . .	<u>12,000</u>

Pour agir au dehors on aura environ six mille hommes.

On voit par là clairement que si avec un effectif de 12,000 hommes, on voulait multiplier les postes sur la zone d'Oran, selon le malheureux usage trop répandu, il ne resterait, en cas de rupture, presque rien pour marcher et combattre.

Cet aperçu prouve évidemment que jusqu'à l'achèvement des travaux indispensables, on ne doit pas réduire l'effectif de 12,000 hommes; et je pense qu'il faut trois ans pour tout achever. Passé ce terme, on pourra diminuer l'infanterie d'environ 2,000 hommes. Quant à la cavalerie, l'artillerie et le train des équipages, il faudrait plutôt augmenter que réduire.

Il est indispensable que les chevaux et les mulets soient d'excellente qualité. N'ayant pas une nombreuse cavalerie, il faut l'avoir bonne, en choisissant bien les chevaux et en exerçant les hommes à les manier comme les Arabes. La chasse à courre, c'est-à-dire, faire poursuivre et prendre par les cavaliers les sangliers, les lièvres, les chacals comme font les Bédouins, est la meilleure de toutes les instructions. On formerait successivement à cet exercice tous les pelotons.

Je crois qu'il sera facile de faire avec Abdel-Kader

lui-même, un arrangement pour qu'il nous fournisse annuellement 1,500 chevaux. On ne peut les obtenir que de lui, parce qu'il défend d'en vendre; mais il paraît certain qu'il fera avec nous ce petit monopole. On prendrait sur les 1,500 chevaux, ce qu'il faudrait pour tenir au complet la cavalerie d'Afrique, et le reste serait envoyé en France pour remonter un certain nombre de nos régiments légers. Ceux-là seraient certainement les mieux montés de l'armée.

COLONIE MILITAIRE.

Ce qui compléterait l'établissement guerrier, et serait en même temps une excellente mesure de colonisation, ce sont les colonies militaires composées de soldats libérés, pris dans toute l'armée, et se consacrant volontairement à l'Afrique. C'est, selon moi, par là seulement, qu'on peut prendre racine dans le pays; qu'on peut obtenir une population guerrière et dévouée.

Il est aisé de concevoir qu'on ne pourra attirer en Afrique les soldats libérés que par l'appât de la propriété et d'une existence meilleure que celle qu'ils pourraient avoir en France.

Quoi qu'on fasse, cette existence sera dure au début ; mais au bout de quatre ou cinq ans, elle peut être fort tolérable, et elle s'améliorera graduellement.

L'espace ne nous manque pas ; nous avons d'Oran à la Macta de vastes terrains abandonnés par des tribus qui veulent rester sous la domination de l'émir.

Les terrains ne sont pas en général propres à la culture, mais ils sont très bons pour les troupeaux.

On établirait le village ou refuge de la colonie militaire sur un bon terrain, lequel, dans un certain rayon, serait divisé par portions égales entre les colons. Ce rayon serait consacré aux cultures sédentaires et soignées, à la plantation des arbres fruitiers, des oliviers et des mûriers. Un autre espace de deux ou trois lieues tout autour serait communal.

Chaque colonie serait composée d'un bataillon de 600 à 1,000 hommes ; l'organisation serait la même que celle de nos bataillons, avec cette différence qu'il n'y aurait que 4 compagnies, afin de ne pas multiplier les chefs, et avec eux les prétentions.

Le chef de bataillon aurait quatre parts de bon terrain, les capitaines trois parts, les lieutenants et sous-lieutenants deux parts, les sergents-majors et sergents une part et demie. Les caporaux n'auraient d'autres privilèges que de ne pas fournir d'hommes de leur famille pour garder les troupeaux communs, et de recevoir une jument en propriété dès le début de la colonie.

On comprendra que le village agricole et défensif ne pouvant s'improviser, il faut débiter par la tente bédouine perfectionnée. Il faudra d'ailleurs toujours un certain nombre de tentes pour aller pâturer au loin les troupeaux.

On comprendra aussi que le village ne peut être édifié sans le secours du gouvernement, et pour peu

que l'on connaisse la lenteur des résultats agricoles, on jugera que la colonie ne peut se suffire entièrement à elle-même avant cinq ans.

Voici selon moi, les avantages qu'il faut faire aux soldats-colons.

1° Leur donner un terrain suffisant pour les cultures et pour nourrir 2 à 3,000 bêtes bovines, 6 ou 800 juments.

2° 100,000 francs payables en bois de construction, fer, tuiles ou ardoises, etc., pour servir à l'édification du village, qui sera dirigée par un officier du génie aidé de quelques ouvriers d'art.

3° La solde et les vivres de campagne pendant 3 ans, la solde simple pendant deux ans de plus.

4° En cinq ans, trois pantalons de drap garance, deux blouses de forte toile, un bournous brun, un chapeau gris ou casquette, un fusil, une cartouchière, 200 cartouches, plus, une tente bédouine pour dix hommes, quatre charrues et quatre paires de bœufs par escouade, vingt vaches, quarante brebis, deux juments, non compris celle du caporal qui sera sa propriété particulière.

La dépense totale pour les cinq années d'une colonie ou bataillon de 600 hommes peut être évaluée approximativement comme il suit :

1° Pour aider à la construction du village ou refuge.	100,000 fr.
2° Armement, Munitions, habillement, solde, vivres de campagne tirés d'Afrique.. . . .	1,000,000
3° 1,200 vaches à 40 fr.	48,000
4° 128 bœufs de labour.	8,960
5° 64 charrues bédouines perfectionnées à 10 f. chacune.	640
<hr/>	
A REPORTER.	1,157,600

	REPORT.	1,157,600 fr.
6° 240 brebis à 4 fr.		9,600
7° 64 juments à 200 fr.		12,800
8° 128 tentes bédouines à 100 fr. l'une.		12,800
9° Dépenses imprévues.		50,000
	TOTAL.	<u>1,242,800</u>

Ou 2,010 francs par homme et par famille (1)

On s'étonnera peut-être de ce que je donne une aussi grande quantité de bétails dès le début, c'est qu'en Afrique on nourrit aisément le bétail dans les broussailles dont l'étendue est immense.

Cette somme pourra, au premier coup d'œil paraître considérable; mais puisque la France est condamnée à conserver l'Afrique et à la coloniser, il faut bien essayer de quelque moyen, et assurément cette dépense serait minime si elle avait pour résultat d'implanter sur le sol africain 600 familles françaises.

Elle paraîtra plus minime encore si l'on veut considérer :

1° Qu'en cas de guerre, on aura dans une colonie militaire de 600 hommes, 400 hommes disponibles pour la guerre, 200 restant pour garder le village et les troupeaux.

2° Que chaque homme, en se mariant, formera une famille qui, pouvant être au bout de 15 ans de six per-

(1) Il est possible que, dans la suite, quand les premiers essais auront réussi, on puisse obtenir des colonies militaires, en réduisant un peu les avantages que je leur fais ici, mais je crois que pour les déterminer à débiter dans cette carrière, il est indispensable de leur offrir des conditions larges. Plus tard on jugera si elles doivent être modifiées.

sonnes, donnera une population de 3,600 âmes. Ce nombre, 15 ans plus tard sera doublé, et alors la colonie pourra fournir 1,000 guerriers fantassins ou cavaliers ; car sous un climat favorable au développement de l'homme, la colonie, soumise à la manière de vivre des Arabes, aura comme eux, le cinquième de sa population propre au métier des armes.

Je le répète, puisque l'on veut coloniser, je crois que ce moyen est le meilleur. Je propose donc de l'essayer pour une seule colonie que je placerais au vieil Arzew, ou à Gudiel, à moitié chemin d'Oran au port d'Arzew.

Je ne prêche point la colonisation, j'indique seulement ce qui me paraît le plus propre à y parvenir.

On pourrait donner aux soldats colons qui le demanderaient, quelques enfants-trouvés des plus robustes, sans que leur nombre pût dépasser le quart de l'effectif du bataillon ; ainsi, la colonie de 600 hommes aurait 150 enfants-trouvés qui seraient très utiles pour les soins de la culture. On les prendrait à l'âge de 12 à 16 ans ; quand ils auraient servi jusqu'à 21 ans, s'ils avaient une bonne conduite, ils deviendraient colons à leur tour, et leur maître serait tenu de leur fournir une tente, un fusil, deux vaches, six brebis, une charue et quelques outils pour la culture.

On pourrait en même temps prendre pour domestiques quelques jeunes gens arabes qui apprendraient le français et enseigneraient l'arabe aux enfants-trouvés, ce serait un moyen de fusion entre les deux nations

La chose difficile, c'est de donner des femmes à nos soldats-colons. Il me semble que les maisons de repentir pourraient en fournir à ceux qui n'en trouveraient pas dans leur pays, où l'on pourrait les envoyer en congé pour en chercher. Dans les maisons de re-

pentir, il y a des femmes qui ne sont pas dégradées. Souvent une seule erreur les y a conduites; celles-là pourraient encore être de très bonnes mères de famille. Les enfants-trouvés pourraient aussi leur en fournir. Ainsi, les colonies militaires réussissant, on trouverait là l'écoulement d'une partie des femmes et des enfants qui sont à charge à la société.

Ne pourrait-on pas dès à présent et sans avoir établi de colonies militaires, envoyer des enfants-trouvés dans nos villes pour les personnes qui en demanderaient? Ils accroîtraient la population française, que nous avons tant intérêt à augmenter pour donner quelque solidité à notre occupation. Puisse-t-on remplacer par ce moyen, ou par d'autres, la population juive !

La forme du village de la colonie militaire peut être celle que je proposerai plus bas comme modèle des villages à créer pour nos Douairs et Smélas (voir le plan), avec cette différence qu'il faudrait peut-être y construire quelques magasins, des fours de plus, et au lieu d'une mosquée une église.

Il ne faut pas oublier le prêtre pour la colonie militaire, car la morale religieuse et la bonne morale usuelle font partie des principales conditions de succès.

Je ne ferai pas ici un règlement d'administration et de police pour la colonie. Si l'on veut tenter cet essai, on aura le temps de jeter à cet égard quelques bases auxquelles on ajoutera ou retranchera à mesure que l'expérience en démontrera la nécessité.

DOUAIRES ET SMELAS.

Ces deux tribus pourraient, si on leur donnait des chevaux, envoyer à la guerre 1,200 cavaliers : dans l'état actuel, elles peuvent en fournir environ 600, montés tant bien que mal. Cette cavalerie n'est point à dédaigner ; elle nous a été fort utile, elle peut l'être encore ; il importe de la tenir en haleine et qu'elle conserve, et même qu'elle accroisse le nombre de ses bons chevaux. Dans cet objet je propose de lui maintenir la solde de 50 centimes par jour, qui donnera le droit de la réunir pour voir ses armes et ses chevaux. On pourra même lui faire faire un service de patrouille et de courriers. On ne les paierait qu'aux réunions ; mais j'ai reconnu, après en avoir fait faire un contrôle aussi exact que possible, qu'il faut donner l'argent aux chefs afin de ne pas diminuer leur autorité. Faire la solde chez les Arabes est un grand moyen d'influence ; c'est aussi un moyen de retenir une partie de l'argent qui revient au simple cavalier, et le chef féodal est loin de le dédaigner. L'avidité arabe n'est-elle pas proverbiale ? Mais il vaut mieux encore supporter cet abus que de mécontenter des chefs dont

le commandement nous est nécessaire, puisque nous ne saurions nous-mêmes diriger ces tribus (1).

Un autre moyen de nous attacher les arabes alliés, et de nous faire un appui constant, c'est de les fixer au sol, en leur bâtissant un ou deux villages qui puissent leur donner le goût d'en bâtir d'autres.

J'ai dit que ces villages devaient être agricoles et défensifs. Il faut les tracer de manière à servir de refuge contre les *Grashia* (2), abriter les femmes, les enfants et 3 à 4,000 têtes de bétail. (Voir à la fin de ce Mémoire le plan d'un village qui me paraît devoir remplir l'objet.) Je propose d'en essayer un à Meserguin, sur le terrain des Smélas. S'il réussit, si les Arabes prennent goût à ces habitations, et tout annonce qu'ils y habiteront volontiers, on aura fait un grand pas dans la voie la plus propre à modifier cette nation barbare. Je pense même que tous les autres moyens sont bien faibles comparés à celui-ci; c'est le seul qui puisse rendre ce peuple moins indisciplinable. Quand il aura des villages, des établissements, il ne sera plus aussi vagabond; on pourra le saisir dans ses intérêts, et c'est alors seulement qu'on pourra l'administrer avec toute les vertus que la philanthropie de tribune et de journal nous propose de substituer aux baïonnettes pour faire la conquête du pays.

(1) Depuis que ce passage est écrit, l'auteur a changé d'avis, et il a fait payer les Arabes par un officier français, afin qu'aucune partie de la solde des cavaliers ne fût détournée, et dans le but politique d'accoutumer peu à peu les Arabes à se voir administrer et commander par nous. Cette mesure a excité d'abord quelque mécontentement chez les chefs, mais un peu de fermeté a suffi pour tout faire rentrer dans l'ordre.

(2) Irruption soudaine ayant pour objet de surprendre les tribus pour tuer les hommes, enlever les femmes, les enfants, le bétail.

Je le répète pour ceux qui font les théories dans leur cabinet, à 500 lieues du terrain que nous explorons si péniblement : pour administrer avec douceur, modération, probité ; pour prêcher la civilisation et l'humanité, ne faut-il pas d'abord avoir des administrés ? Eh bien, c'est ce qui a manqué jusqu'ici à ce que l'on appelle notre conquête, notre colonie. Nous n'avons pu administrer, à l'heure qu'il est, que la triste population de quelques villes ; les arabes proprement dits, ont toujours échappé à notre administration ; les femmes, les enfants, le bétail fuient à notre approche avec une extrême légèreté. Les guerriers montent à cheval et combattent, s'ils croient l'occasion favorable. Comment donc leur faire connaître et apprécier toutes les belles choses qu'on veut leur proposer ? Et cependant il se trouve tous les jours des hommes assez illusionnés pour nous dire : Administrez le pays avec douceur et bonté ; faites lui aimer nos mœurs, nos lois, notre civilisation ; domptez les arabes par vos bienfaits, cela opérera bien plus vite la conquête que vos expéditions ruineuses. De là on conclut que pour gouverner l'Afrique, il faut un administrateur et non pas un guerrier. Moi je dis que tous les talents administratifs d'un gouverneur civil n'étendront pas leur influence au-delà des villes, parce que les hommes qui vivent sous la tente ne verront jamais votre administrateur et qu'ils méprisent vos lois autant qu'ils vous détestent. Si, en temps de guerre, le bon gouverneur s'avance pour prêcher la civilisation, on lui coupera le col ; en temps de paix, on pourra bien ne pas l'assassiner, mais à coup sûr on méprisera sa parole et sa personne. Vous êtes inhabiles avec vos mœurs et vos idées à conduire, à modifier ce peuple autrement que par le frottement commercial, et pour

cela il faut des siècles. Laissez-le donc encore sous le yatagan d'Abdel-Kader. Mais qu'Abdel-Kader soit fidèle au traité, qu'il vous donne sécurité et commerce dans les zones que vous vous êtes conservées. S'il est perfide et fourbe, s'il vous rend la paix onéreuse, vous ne pourrez plus de nouveau traiter avec lui ; il faudra le détruire ; destruction plus facile et plus prompte qu'on ne le pense, pourvu qu'on y emploie les moyens et le système convenables, ce qui n'a pas été fait jusqu'ici. Si au contraire ce chef est fidèle à ses engagements, s'il a des vues de progrès pour sa nation, il en fera plus en dix ans que vous en cent. Bornez vous donc pour le présent, puisqu'il faut que vous restiez en Afrique, à vous faire respecter sur le terrain que vous avez conquis, et soyez toujours prêts à la guerre, car il est probable que vous l'aurez tôt ou tard.

Si vous ne voulez pas la conquête, la guerre doit se borner à des incursions conduites avec intelligence et fermeté pour détruire les récoltes et disperser au loin les populations ; mais si vous voulez dire avec vérité, comme vous dites souvent : *notre conquête, notre colonie d'Afrique*, décidez-vous à y envoyer et à y maintenir un gros effectif. A ce prix la conquête est, je ne dirai pas facile, mais certaine ; car on doit connaître aujourd'hui la véritable manière de faire la guerre pour atteindre ce but. Le cas échéant, je fournirai un plan que je crois sûr. On le discutera. Il embrassera les provinces d'Alger, de Titterie, d'Oran ; car il faut embrasser ces trois provinces à la fois pour avoir des résultats plus certains ; alors les tribus arabes quitteront le pays ou se soumettront. On s'occupera plus tard des Kabâils.

La conquête absolue coûterait moins, et serait plus honorable, puisqu'elle donnerait des résultats que la

solle guerre que vous avez faite pendant sept ans ne pourrait vous donner. Je ne connais aucun fait historique qui nous montre qu'on puisse, avec une poignée d'hommes faire la conquête d'un vaste territoire défendu par une population éminemment guerrière. Les Turcs ont mis 200 ans pour établir sur une partie de la Régence une autorité toujours contestée, et qui ne leur donnait la faculté de lever de rares et chétifs tributs, que le sabre à la main, et en forçant par une politique affreuse les peuplades à s'entre-déchirer. Il leur a fallu 18 ans avant de nommer un kaïd à Bouffarick ; et vous voudriez, avec 23,000 hommes, qui vous donnent tout au plus 16,000 combattants soumettre une nation qui s'appuie sur l'apreté de ses mœurs, de son sol et de son soleil ! C'est de la démence.

Il n'est pas certain que la conquête absolue donne des résultats pécuniairement avantageux à la France, et cependant je crois qu'en agissant largement d'abord pour la conquête, et après, en ne modifiant que lentement le système du gouvernement arabe, en ne voulant pas employer à tort et à travers le sentimentalisme de nos publicistes et de nos orateurs, on parviendrait en peu de temps à retirer assez de la Régence pour entretenir l'armée d'occupation ; mais il faut que l'effectif général de votre armée dépasse votre effectif actuel de tout l'effectif que vous êtes obligés de maintenir en Afrique, car les 300,000 hommes votés par les chambres sont tout au plus suffisants pour les éventualités de l'Europe.

Songez que l'armée qui aura fait la conquête de l'Afrique sera en grande partie nécessaire pour la conserver, et que vous ne pourrez pas en disposer pour vos guerres des Alpes et du Rhin.

ADMINISTRATION MILITAIRE.

Je donne à la fin de ce Mémoire un tableau qui prouve qu'en tirant des subsistances d'Afrique, un corps de 15,000 hommes de toutes armes coûterait en temps de paix 219,105 fr. 45 c. de moins qu'en France, et que la différence du pied de paix au pied de guerre, en y joignant les dépenses accessoires, comme perte de tout genre, indemnités, etc., donne une économie de 3,076,361 francs.

Ne vaut-il pas mieux que l'armée tire des vivres de France quand les récoltes sont abondantes, que de faire l'économie de 219,000 fr., augmentée des frais de transport? Dans l'intérêt de notre agriculture et de notre navigation, je penche pour l'affirmative; mais enfin si l'on ne vise qu'à l'économie on tirera les vivres d'Afrique.

Quant aux fourrages, il me paraît indispensable de les prendre en Afrique, sur notre sol même. L'administration doit se préparer dès à présent à les récolter le plus commodément et le plus économiquement possible; elle doit aussi viser à la qualité.

A cet effet, on brûlera au mois d'août toutes les grandes herbes des pâturages, depuis Meserguin jusqu'aux environs du Figuier. Il y a des herbages très abondants sur les bords du lac Segba, mais ils appartiennent à nos douairs, et il est probable que quand ils auront appris de nous à faucher et à faner, ils nous vendront du foin et feront des provisions d'hiver pour leur bétail. Vers la fin de septembre on répandra sur les terrains brûlés toutes les graines qu'on aura dû ramasser dans les magasins à fourrages. En même temps les troupes y seront conduites en promenades militaires pour ramasser les pierres en petit tas. Dans le courant de l'hiver, des voitures iront les enlever.

On demandera le plus tôt possible en France quatre cents bonnes faux de grandeur moyenne, et bien emmanchées, cinq à six cents sabots pour contenir l'eau servant à tremper les pierres, huit à neuf cents pierres à aiguiser les faux, cent cinquante marteaux et autant d'enclumes, mille fourches et autant de râtaux.

Il faut bien se garder des faux du campement qui sont détestables, ainsi que tout ce qui s'y rattache; il faut du bon si l'on veut faire de l'ouvrage.

Nos douairs et nos smélas se sont engagés à nous aider à faire nos foins et à les transporter avec leurs chameaux. Chaque douair fournira un certain nombre d'hommes, afin de former le chiffre de 300.

L'époque des fauches étant près d'arriver, on ramassera des faucheurs de tous les corps, et on les campera près des herbages, sous la direction d'un certain nombre d'officiers et de sous-officiers; on les protégera plus ou moins selon les circonstances, mais il est toujours prudent de les protéger.

Pour que le travail ne soit pas aussi dur, on ne fauchera que le matin jusqu'à 11 heures, et quand les

faucheurs seront reposés, ils aideront à l'aménagement du foin. Indépendamment des faucheurs, il faut un certain nombre de faneurs pour diriger les Arabes.

Peut-être vaudra-t-il mieux donner le foin à la tâche à nos soldats, en chargeant les officiers et sous-officiers de veiller à ce que le foin soit bien fait. C'est le moyen d'avoir un prix de revient positif et un résultat certain.

Les soldats à la tâche, ou autrement, seraient responsables des outils qu'on leur fournirait; s'ils les perdaient, la valeur en serait retenue sur le prix du travail. Sans cette mesure, on aurait bientôt perdu tous les outils.

Au fur et à mesure que le foin sera fait et mis en petites meules, on demandera les chameaux des douairs, qui avec leurs filets le porteront près du quartier de cavalerie, où il sera mis en grosses meules perfectionnées et gardées avec soin pour éviter l'incendie.

Toutes ces opérations ne sont pas sans difficultés: pour les diriger, il faut quelques officiers entendus, quelques agents de l'administration, le tout commandé par un officier supérieur ayant des connaissances dans cette partie des travaux agricoles.

Si l'administration doit approvisionner l'armée avec les ressources du pays, elle saisira les occasions favorables pour faire des achats; quand nos douairs auront de l'excédant, il sera juste et politique de leur donner la préférence, mais ils ne pourront fournir qu'à une petite partie de la consommation.

Abdel-Kader a dit plusieurs fois qu'il nous approvisionnerait à meilleur marché que le cours, et en effet il le peut; il serait politique de lui donner la préférence pour les grains, les bœufs et les chevaux.

Nous devons toujours entretenir dans nos magasins

un approvisionnement en tous genres, de six mois d'avance, et au parc de la viande pour trois mois, afin de ne jamais être pris au dépourvu par la guerre.

Le campement et tout ce qui s'y rattache, les fournitures d'hôpital, des ambulances, les voitures, les litières, et surtout les bûts, doivent fixer continuellement l'attention de l'administration, qui, pour ces divers objets, doit toujours être prête à entrer en campagne.

L'économie doit être sans doute la règle invariable, car il faut que la France trouve du soulagement par le passage du pied de guerre au pied de paix. Mais que jamais une économie mal entendue ne vienne entraver les sages prévisions d'une guerre future !

ADMINISTRATION CIVILE ET POLITIQUE.

Je serai bref sur ces deux points, n'ayant ni le temps, ni les connaissances nécessaires pour les traiter à fond ; je hasarderai seulement quelques idées.

Je crois que nous avons manqué de jugement, en appliquant tout de suite aux habitants des villes d'Afri-

que qui étaient en notre pouvoir, les principes français en matière de gouvernement; nous avons brisé spontanément le régime turc, lorsqu'il ne fallait que le modifier légèrement et graduellement. Cette faute nous a fait tomber dans le mépris des indigènes: car, ces peuples grossiers, courbés depuis tant de siècles sous un joug de fer, ont pris pour faiblesse la douceur de nos lois, et le peu de soin que nous avons mis à faire respecter nos personnes.

Ce qui a le plus contribué à nous faire déchoir dans l'opinion des arabes, c'est de traiter d'égal à égal avec les juifs, peuple méprisé et fort digne de l'être en Afrique, car il est impossible d'imaginer, sans l'avoir vu, jusqu'à quel point d'abjection, de fourberie et de rapacité est descendue dans la Régence cette fraction de la nation israélite.

Il eût été bien sage de l'expulser de nos villes dès notre entrée en Afrique. Ce serait encore sage aujourd'hui selon moi, car cette race est le plus grand obstacle au rapprochement des arabes et des français. Les juifs s'interposent entre les deux partis, pour tromper l'un et l'autre. Comme ils parlent la langue et qu'ils connaissent les habitudes du pays, ils s'imposent comme arbitres du commerce, et ils ne laissent que bien rarement un arabe traiter directement avec un français.

Il me paraît dangereux encore sous le rapport de la défense du pays de garder ces misérables dans nos villes, où ils tiennent la plus grande place, bien qu'ils n'aient jamais eu la volonté de les défendre. Il serait bien rassurant pour notre avenir de les remplacer par une population française, qui défendrait nos places quand l'armée serait forcée de s'en éloigner; nous pourrions alors faire la guerre avec un effectif moins

considérable. Nous n'aurions plus besoin de laisser une partie de nos forces pour garder des parasites, qui servent d'espions à nos ennemis, qui nous exploitent scandaleusement jusque dans nos bivouacs, qui corrompent nos soldats et leur achètent leurs effets d'habillement, et qui au moment d'un grand danger nous trahiraient sans le moindre doute.

Mais comment les expulser? — La difficulté n'est pas en Afrique, elle est en France. C'est-là que nous entendrons crier à l'injustice à la barbarie. Je crois en vérité que si jamais nous faisons la conquête du pays des antropophages, il se trouverait encore des hommes en France pour dire que nous devons leur appliquer immédiatement le régime constitutionnel. Pour moi, je ne puis me laisser aller aux transcendantes susceptibilités de cet excès de libéralisme, je soutiens que le conquérant a le droit et le devoir de se constituer de manière à assurer sa conquête, et qu'il serait bien inconséquent, après avoir sacrifié l'or et le sang de son pays pour acquérir un coin de terre, de créer de ses propres mains les dangers qui doivent l'en expulser : je ne comprends pas la générosité de ces sentiments qui, par le fait, sont absurdes jusqu'à la trahison.

J'ignore si les juifs peuvent invoquer la capitulation d'Alger, je ne le crois pas; dans tous les cas ce traité ne concernerait que ceux de cette ville, et non pas ceux d'Oran, de Bône, de Bougie, etc.; mais je présume que sans violer ce traité on pourrait très bien donner aux juifs de toutes nos villes deux ans pour vendre eux-mêmes leurs propriétés : au bout de ce temps ils seraient tenus de quitter le pays, et auraient encore cinq ans pour faire vendre par procuration; si après ce délai il restait des propriétés inven-

dues, elle le seraient par autorité de justice, et le montant leur en serait remis. Si cela est inapplicable, ce que je suis loin de croire, il faut au moins se garder d'émanciper tout-à-fait les juifs; puisqu'ils jouissent en grande partie du bénéfice de nos lois, ils doivent aussi participer aux charges de l'état.

On ne saurait trop s'empreser de modifier le régime de liberté, ou plutôt de privilège, dont ils abusent. Ils doivent payer l'impôt et faire partie de la milice.

J'arrive ici à une question fort essentielle, celle de l'organisation et du régime des milices africaines.

Il me paraît contraire aux intérêts de la défense, de laisser la milice, même en temps de paix, sous la direction de l'autorité civile, qui, du moins à Oran, s'en occupe moins qu'on ne le fait des gardes nationales en France. Il leur faut l'autorité militaire, afin qu'elles soient souvent exercées et qu'elles puissent être une ressource en temps de guerre pour la défense de nos places.

On sait que M. le duc de Rovigo, en 1832, ayant 5,000 malades, confia la garde d'Alger à la milice qu'il venait d'organiser pour la circonstance même, et qu'il sortit avec tous les hommes disponibles de son armée pour combattre les rassemblements des tribus de l'est. Les mêmes circonstances se représenteront souvent; mais pour agir de la même manière que M. le duc de Rovigo avec sécurité, il faut que la milice ait des habitudes militaires que le commandant des troupes peut seul lui donner.

La mesure d'assujétir les juifs à l'impôt et au service de la milice en fera émigrer un grand nombre.

Je ne m'étendrai pas davantage sur l'administration

civile et politique, et je terminerai en disant que long-temps encore il serait contraire au bon sens et à l'état des choses d'établir en Afrique le régime de liberté constitutionnelle qui règne en France.

DE L'IMPORTANCE DE LA PROVINCE D'ORAN.

Une opinion qui paraît trop généralement reçue, c'est que la province d'Oran est loin d'avoir la même importance agricole, commerciale et industrielle, que celles d'Alger et de Bône, et c'est pour cela sans doute qu'un militaire écrivait dernièrement dans le *Journal de l'Armée*, qu'il fallait la soumettre la dernière.

Je suis loin de partager cette manière de voir: l'intérieur de la province d'Oran ne doit pas beaucoup le céder en fertilité aux autres provinces. Il y a une grande abondance de grains, de bétail et de chevaux. Le cours du Chélif, de l'Abra, du Sig, de la Mina, de l'Hill-hill, offrent des vallées très productives en orge et en froment. Il y a un grand commerce de laine à faire avec le désert, par Mascara et Tlemcen. La cire,

le kermès et le bétail de tout genre , offrent aussi d'assez bonnes branches à l'industrie de nos négociants ; enfin , les ports d'Arzew et de Mers-el-Kebir sont les meilleurs de la Régence.

C'est aussi dans cette province que se rencontrent les guerriers les plus nombreux et les plus intrépides ; c'est donc par elle qu'il faudrait commencer , si jamais l'on se déterminait à la conquête absolue : car précisément parce qu'elle est le centre de la puissance d'Abdel-Kader , elle devient le point capital ; et si nous étions les maîtres sur ce point , nous le serions bientôt dans les provinces de Titteri et d'Alger.

En occupant Mascara assez fortement pour agir tout autour , nous faciliterions beaucoup les opérations sur Milliana et Medeah , puisque nous serions derrière les chaînes de montagnes que les troupes d'Alger auraient à traverser pour atteindre ces deux villes ; aucun secours ne leur arrivant de la province d'Oran , ces contrées n'opposeraient pas une longue résistance.

Mais je pense que lorsqu'on voudra la conquête , ce à quoi nous pourrions être forcés par les circonstances , nous devons agir simultanément sur Medeah , Milliana , Mascara et Tlemcen , afin de ne laisser aucune ressource , aucune retraite à Abdel-Kader , et porter aux tribus un grand coup moral , qui les fasse dès le début désespérer de la résistance. Placées ainsi entre nos quatre colonnes de première ligne , et les colonnes qui , partant de la mer , seront presque toujours en mouvement pour porter des vivres aux premières , les tribus , dis-je , seront forcées de se soumettre.

On juge mal selon moi , quand on dit que les arabes qui habitent la zone qu'on appelle la Régence , fuiront dans le désert où il n'y a rien à cultiver , et où il n'y a

de paturages que pour les moutons. Les tribus du Zahara viennent dans la Régence échanger leurs laines contre des grains, parce qu'elles ne peuvent pas en cultiver. Si la zone entre elles et la mer était abandonnée, les tribus qui l'habitent et celles du désert mourraient de faim. D'ailleurs les habitants du désert ne souffriraient pas long-temps les émigrants, car ils ont presque toujours été ennemis, et la jalousie des paturages leur mettrait bien vite les armes à la main. Les émigrants reviendraient donc promptement sur la terre des cultures pour se soumettre à la loi du vainqueur. Abdel-Kader, fugitif, abandonné de tout le monde, serait bientôt livré ou assassiné, car les arabes n'ont aucun respect pour la grandeur déchu.

Mais on ne peut atteindre ces résultats, avec des expéditions passagères quelque bien dirigées qu'elles soient. Ce sont des coups d'épingles qui ne peuvent donner la mort; bien au contraire, ils ont été la vie d'Abdel-Kader, c'est par cela qu'il a grandi. Les tribus, malgré leur caractère indépendant, ont senti bien vite la nécessité de se donner un chef pour concentrer leurs efforts contre des incursions dont elles ont bien vite apprécié la portée. L'émir avait si peu l'assentiment général, que dans le principe, plusieurs tribus ont préféré venir à nous que d'aller à lui; mais pour les conserver, il fallait les couvrir, les protéger; c'est ce que nous ne pouvions pas faire, parce que notre effectif était insuffisant, et qu'en aucun point nous n'étions constitués pour l'occupation générale du pays. Les tribus qui ont fait une soumission, passagère comme nos expéditions, ne sont pas tentées d'y revenir, parce qu'elles en ont été cruellement punies. Pour les déterminer de nouveau à se ranger sous notre domination, il faut un déploiement de forces plus

considérable, et surtout leur montrer la ferme volonté de rester en avant d'elles. Mais pour s'établir ainsi, il ne faut pas seulement être fort, il faut être bien préparé, bien pourvu de tout, afin d'assurer les subsistances des colonnes agissantes de Tlemçen, Mascara, Milliana et Medeah.

Cela n'est pas sans difficulté, mais le succès est à ce prix, et quand à tort ou à raison on veut la fin, il faut savoir vouloir les moyens. C'est une absurdité doublement désastreuse pour le pays, que de vouloir une sottise conquête et de faire la guerre assez sottement pour ne jamais conquérir.

NOTA. Dans ce mémoire que je considère plutôt comme une ébauche que comme une œuvre complète, je n'ai rien dit des autres provinces de la Régence, parce que mon objet spécial était la province d'Oran; mais il paraîtra évident à tout le monde que si, sur le plus grand nombre des points, j'ai dit vrai pour Oran, c'est également vrai pour les autres provinces; ainsi, par exemple, il faut partout profiter de la paix pour se préparer à la guerre future et pour donner, le cas échéant, de la sécurité à notre population indigène et aux colons. Il est difficile et même presque impossible d'atteindre le but dans la zone de la province d'Oran autrement que par des villages fortifiés, tels que celui dont je donne le plan : mais on assure que la plaine de la Métidja est facile à préserver des incursions qui ont rendu, jusqu'ici, la culture impossible. Le cours encaissé de la Chiffa, de l'Huidjir et du Masafran, peuvent être rendus presque infranchissables, et former à l'ouest une bonne barrière; à l'est et au sud c'est plus difficile de se garantir, mais on le peut jusqu'à un certain point par des *postes agissants*, judicieusement placés, et par des fermes et des villages défensifs. On ne saurait trop s'efforcer de perfectionner le système de protection de la plaine, et de construire les ouvrages qui doivent assurer les succès. Quelques soins qu'on prenne, on n'empêchera pas que quelques cavaliers ne pénètrent dans l'intérieur pour commettre des assassinats, incendier quelques moissons, ruiner un certain nombre d'individus. L'un des meilleurs moyens de se mettre à l'abri de ces désastres, c'est de ne pas cultiver de céréales, et on le peut d'autant mieux, que celles-ci, au prix où se vendent les grains, et avec la cherté de la main-d'œuvre, ne payent pas les travaux, même en rendant 12 pour un.

Enfin, dès à présent, et sans perdre une minute, nous devons agir en tout comme si nous étions à la veille de la guerre; c'est qu'en effet avec les arabes on ne peut pas compter sur le lendemain.



DÉCOMPOSITION

D'une Armée de 15,000 hommes , moins l'Etat-major général et les Administrations.

		AFRIQUE.			FRANCE.		
		SOLDE y compris la masse individuelle.	Indemnité de logement.	TOTAL.	SOLDE y compris la masse individuelle.	Indemnité d'ameuble- ment.	TOTAL.
INFANTERIE.....	{ 480 Officiers... .. 11,700 S.-officiers et soldats.	829,800 00 1,867,310 90	90,000 00	919 800 00 1,867,310 90	829,800 00 2,294,360 90	91,944 00	921,744 00 2,294,360 90
CAVALERIE.....	{ 80 Officiers... .. 1,500 S.-officiers et soldats.	172,950 00 278,511 35	15,840 00	188,720 00 278,511 35	172,950 00 333,042 35	17,592 00	190,542 00 333,042 35
ARTILLERIE.....	{ 16 Officiers... .. 700 S.-officiers et soldats.	36,800 00 195,355 30	2,880 00	39,680 00 195 355 30	36,800 00 220,905 30	2,880 00	39,680 00 220,905 30
GÉNIE.....	{ 12 Officiers... .. 400 S.-officiers et soldats.	25,200 00 93,199 10	2,160 00	27,360 00 93,199 10	25,200 00 107,799 10	2,160 00	27,360 00 107,799 10
TRAIN des EQUIP. {	16 Officiers. 700 S.-officiers et soldats.	30,300 00 193,815 65	3,000 00	33,300 00 193,815 65	30,300 00 219,365 65	2,856 00	3,156 00 219,365 65
Officiers ... 604	} 15,604						
Troupe.... 15000							
TOTAUX....		3,723,242 30	113,880 00	3,837,122 30	4,270,523 30	117,432 00	4,387,955 30

COUT de cette armée dans

EN FRANCE.		A ORAN SUR LE PIED DE GUERRE, tirant ses approvisionnements d'Europe.	
Solde des officiers, moins l'indemnité de logement.		Solde des officiers, moins l'indemnité de logement.	
Solde et masse individuelle de la troupe.....	4,270,523 30	Solde et masse individuelle de la troupe.....	3,723,242 30
Indemnité de logement aux officiers.....	117,432 00	Indemnité d'ameublement aux officiers.....	113,880 00
Pain à 18, 45, 50, moyenne des distributions.....	1,010,411 25	y compris 1200 rations pour les officiers.	Pain..... à 0 16 50 975,645 00
Chauffage pour cuisson d'aliments.....	164,250 00		Riz..... à 0 01 40 82,782 00
Chauffage pendant 4 mois d'hiver.....	158,147 20		Sel..... à 0 00 10 5,913 00
Eau-de-vie pendant 4 mois d'été.....	65,700 00		Viande..... à 0 35 00 2,069,550 00
Indemnité dans les grandes villes telles que Lyon, Marseille, Toulon, etc., etc., plus considérable encore à Paris.....	273,750 00		Vin..... à 0 06 75 399,127 50
			Chauffage... à 0 03 00 177,390 00
	5,960,213 75		7,547,529 80

COMPARAISON.			
A Oran en tirant les approvisionnements d'Europe..	7,547,529 80	En France.....	5,960,213 75
En France.....	5,960,213 75	A Oran en temps de paix tirant les approvisionnements de la province....	5,741,108 30
Plus qu'en France....	1,587,316 05	Moins qu'en France...	219,105 45

les diverses positions suivantes :

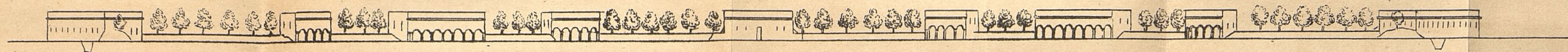
A O R A N SUR LE PIED DE PAIX tirant ses approvisionnements du pays.		FOURRAGES.	
Solde des officiers moins l'indemnité d'ameublement.....		2,400 chevaux coûtent en France.....	1,074,852 00
Solde et masse individuelle de la troupe.....	3,723,242 30	Les mêmes coûtent à Oran tirant du dehors les fourrages nécessaires.....	1,112,520 00
Indemnité d'ameublement aux officiers.....	113,880 00	Plus qu'en France..	37,668 00
Pain..... à 0 10 00	591,900 00		
Riz..... à 0 01 40	82,782 00	2,400 chevaux entretenus en France.....	1,074,852 00
Sel..... à 0 00 05	2,956 50	Les mêmes entretenus à Oran, tirant les approvisionnements de l'arrondissement.....	508,080 00
Viande... à 0 11 00	650,420 00	Moins qu'en France..	666,772 00
Vin... à 0 06 75	399,127 50	A Oran en temps de guerre..	1,112,520 00
Chauffage.. à 0 03 00	177,390 00	A Oran en temps de paix...	508,080 00
		Différence de la paix à la guerre.....	604,440 00
	5,741,108 30		
		RÉSUMÉ.	
A Oran en guerre.	7,547,529 80	Economie sur les vivres entre le temps de paix et celui de guerre.....	1,806,421 50
A Oran en paix.....	-574,108 30	Economie sur les fourrages entre le temps de paix et celui de guerre.....	604,440 00
		TOTAL.....	2,410,861 50
		Suppression des dépenses accessoires évaluées au rapport.....	665,500 00
Economie de la paix à la guerre.....	1,806,421 50	Par la paix il y a économie réelle de.....	3,076,361 50



Projet

D'un Village défensif,
pour un Douair de 36 à 40 familles
ou 300 personnes.

Elevation de l'intérieur du Douair

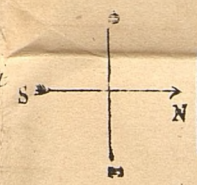


Légende

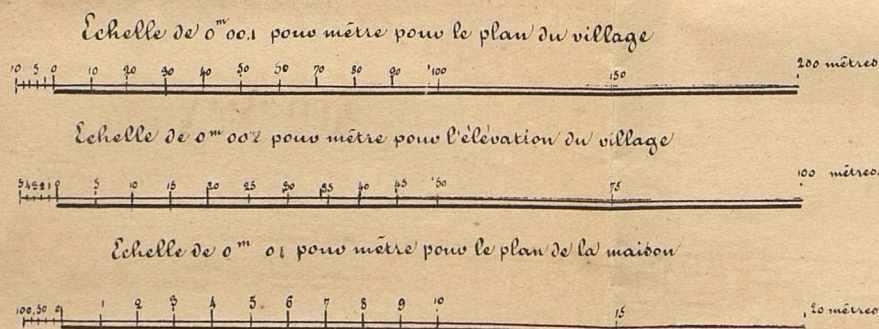
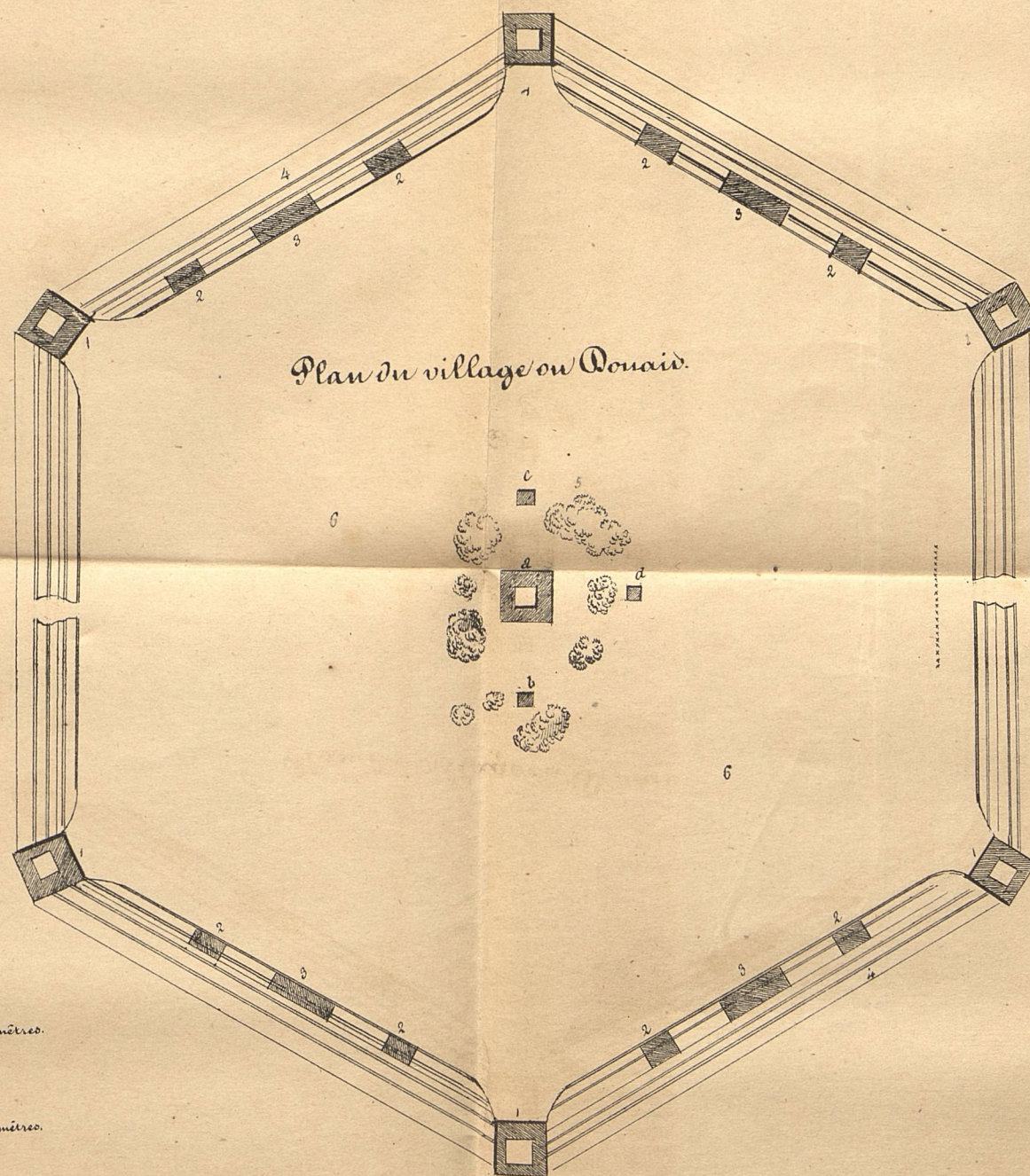
- a Maison du Caïd et de l'Imar — 2
- b Mosquée ou Marabout.
- c Salle de bains et four bannal.
- d Noria et abreuvoir
- 1 Maisons crenelées pour 3 familles — 18
- 2 Maisons avec porche pour 1^{re} famille — 8
- 3 Maisons id pour 2 familles — 8

Total des familles 36

- 4 Fosse avec parapet de 2 mètres, la banquette est plantée d'arbres, Muriers et Oliviers
- 5 Plantation de figuiers de Barbarie entourant les constructions du centre
- 6 Grand parc pour 3000 à 3500 têtes de bétail.



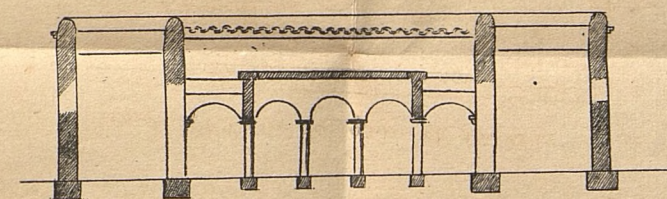
Plan du village ou Douair.



Légende (maison crenelée)

- ABC Logement d'une grande famille de 15 à 20 personnes
- D Cour intérieure commune
- EF Logement de 2 familles de 5 personnes.
- G Porche servant d'écurie pour 4 chevaux de maître

Coupe de l'une des grandes maisons



Plan d'une maison crenelée

